

SALUT À PAULE THÉVENIN

(France Culture, 16/05/2007)

L'entretien est entrecoupé de nombreuses archives sonores faisant entendre Paule Thévenin.

Mathieu Bénézet : C'est dans l'immédiate après-guerre que Paule Thévenin, âgée de 22 ans, de formation médicale, rencontra Antonin Artaud dans un dispensaire d'Ivry, banlieue parisienne. Très vite, Antonin Artaud la chargea, contre toute évidence, de dactylographier ses textes. Peu avant de disparaître, il lui confia le soin de décrypter ses carnets d'Ivry. Ainsi Paule Thévenin lui consacra une vie entière et s'occupa – malgré l'hostilité des héritiers d'Antonin Artaud – des œuvres complètes de celui-ci chez Gallimard. Ce fut la tâche de toute une vie mais il ne faudrait pas oublier que Paule Thévenin fut aussi l'amie intime de Jean Genet, dont elle s'occupa, noua des relations fortes avec Pierre Boulez, qu'elle écrivit, entre autres, sur André Breton et Louis-René des Forêts. La liste est longue... « Salut à Paule Thévenin » signifie « Salut à une intellectuelle et à une femme d'exception ».

Lecture de Lettre à un ami, écrite par Paule Thévenin à Bernard Noël, le 2 janvier 1986.

MB : Bernard Noël, cette lettre vous est adressée.

Bernard Noël : Oui, c'est vrai que cette lettre je l'ai, moi aussi, refoulée pendant longtemps en me rendant compte que j'en avais complètement oublié les circonstances et le « mot à mot », si je puis dire. En même temps, c'est à cause de cette lettre que je me suis senti une dette à l'égard de Paule et ayant été confronté à la nécessité de dire quelque chose d'Artaud – alors que je m'étais promis de ne jamais écrire à propos d'Artaud parce que c'est une œuvre qui me réduit au silence et à l'écoute, à l'écoute dans le silence, oui –, ma seule façon de revenir vers Artaud ne pouvait être qu'à travers un témoignage du travail de Paule, travail me semble-t-il indispensable à la connaissance que nous avons de cette œuvre. Je suis persuadé que sans le temps que Paule a mis à déchiffrer cette masse de manuscrits – il y a, je crois, quatre cents cahiers –, une bonne partie de l'œuvre d'Artaud serait restée inconnue... Dans le passage qui vient d'être lu, Paule est frappée par le fait qu'il n'y a aucune différence entre la parole d'Artaud et son écriture. La caractéristique des dernières années d'Artaud est que c'est un homme qui est perpétuellement en train de déposer son empreinte. Il la dépose tantôt par l'écrit, tantôt par la parole. Quand c'est par la parole, il la dépose dans son entourage, c'est-à-dire chez ses amis les plus proches. Cela m'avait frappé d'abord à travers le témoignage de Jacques Prevel. Il raconte cela dans *En compagnie d'Antonin Artaud*. Il sert de scribe à Artaud dans un café et se rend compte que ce qu'il lui demande de noter n'est pas différent de ce qui se perd dans

la conversation, j'allais dire la « vaticination ». C'est un mot qui a l'air péjoratif mais qui me semble avoir une grande force quand on pense aux circonstances.

Michel Surya : J'attrape au vol ces obstacles ou cette répugnance de Paule à parler d'elle-même, à s'évoquer elle-même. Je pense à la halte connue Bernard entre le jet d'une première écriture d'une partie d'*Artaud et Paule* et l'impossibilité où lui-même s'est trouvé, un peu comme Paule, de poursuivre et achever ce texte, comme si, tout d'un coup, la répugnance de Paule à parler d'elle-même au sujet d'Artaud – préférant ne parler que d'Artaud et s'effacer elle-même – avait contaminé Bernard qui avait une certaine « répugnance », pour reprendre le mot de Paule, à parler d'Artaud et de Paule dans la totalité.

MB : Est-ce que vous pourriez lire, Bernard Noël, le début de ce texte daté de novembre 1996 ?

BN : « Tout le monde sait – ou devrait savoir – ce que l'œuvre d'Antonin Artaud doit à Paule Thévenin puisque sans elle l'œuvre n'existerait pas. Ou, du moins, n'aurait pas l'existence à l'excès tendue contre ses propres limites qu'elle a peu à peu acquise. Artaud, dans les derniers mois de sa vie, avait signé avec Gaston Gallimard un contrat pour ses Œuvres complètes. Nul, à cette époque, n'imaginait que ses Œuvres puissent compter plus de trois ou quatre volumes. Depuis 1994, elles en comportent vingt-six, et quatre ou cinq sont encore en attente. La différence entre ce qui était prévu au départ et ce qui est à présent publié représente la contribution de Paule à la révélation de l'Œuvre. »

MB : Dans quelles circonstances, Bernard Noël, avez-vous rencontré Paule Thévenin ?

BN : Je l'ai rencontrée d'abord très très jeune parce que quand j'ai débarqué à Paris, j'ai eu la naïveté de penser que si Artaud n'était pas publié, c'était complètement injuste et avec un ami, nous sommes allés voir tous les proches d'Artaud : Roger Blin, Arthur Adamov, etc. Tout le monde a promis : « Oui, oui, si vous y arrivez, on vous donnera les lettres que nous avons. » Je suis allé voir Paule pour lui proposer la même chose, ce qui était complètement absurde... Elle a eu la gentillesse de ne pas être ironique. Mais après je ne l'ai pas revue pendant des années et je suis allé la voir au moment où je préparais l'édition de *En compagnie d'Antonin Artaud* de Prevel, tout simplement pour lui soumettre le texte et les notes afin de savoir si elle était d'accord et ce qu'elle pouvait apporter, ce qu'elle a accepté très gentiment. À cette époque, j'ai dû lui apporter quelques lettres d'Artaud à Prevel.

MS : On a l'impression que Paule ne pouvait nourrir de rapports qu'intimes, de là la difficulté qu'il y a à parler d'elle, peut-être parce qu'elle-même a su créer cet écran, cet obstacle qui a consisté à ne jamais parler d'elle et à s'effacer *dans* ou *à travers* la personne d'Artaud. Et je comprends que Bernard ait eu le sentiment de pouvoir

révéler une chose qui n'aurait appartenu qu'à elle et à lui, et qu'elle aurait dite – par une sorte d'indiscrétion qui est rare chez elle – dans une lettre mais qu'elle-même a rendue publique, donc dérogeant au vœu qui est le sien et à l'attitude qui est généralement la sienne. C'est vrai que les souvenirs qu'on a d'elle sont des souvenirs indémêlables d'affection et d'amitié et des souvenirs de rencontres, d'organisation de travail intellectuel. Elle a fait se rencontrer – Bernard le rappelle aussi – des gens, beaucoup de gens. Grâce à elle, des choses se sont passées : elle a effectué un travail de passeur. Il serait tout à fait injuste – mais l'occasion se présentera à nous de nouveau de le dire – de ne réduire son existence intellectuelle qu'à la seule figure et au seul nom d'Antonin Artaud. Elle a beaucoup œuvré aussi par ailleurs comme passeur, en quelque sorte, entre personnes.

BN : Oui, elle a joué un grand rôle auprès de Jean Genet, par exemple, à qui elle a servi d'intermédiaire entre sa difficulté à avoir une vie sociale et la société.

Vous savez qu'Artaud vient à Paris grâce à une somme qu'ont réunie ses amis parce qu'il faut, vis-à-vis de la médecine psychiatrique, qu'il ait les moyens de vivre dans la capitale. Alors ses amis organisent, entre autres, une grande soirée au théâtre Sarah Bernhardt et Paule joue un rôle dans cette soirée – je ne sais plus exactement lequel. Elle est donc préparée à la rencontre d'Artaud. Comment fait-elle partie de ce cercle très réduit qui va essentiellement de Blin à Adamov, en passant sans doute par Barrault ? Je ne sais pas...

MB : Il y a presque un ravissement, une captation de Paule Thévenin par Artaud.

BN : On pourrait parler d'une fascination amoureuse mais je n'ai pas l'impression que ce soit exactement cela.

MB : Non, moi non plus...

BN : Ce qui m'a frappé – et c'était pour moi une espèce d'interdit pour écrire – c'est le sentiment qu'il y avait une sorte de « mariage mystique », si je peux employer ce terme, entre Artaud et Paule, mais il me semble qu'il est posthume et qu'il n'a absolument pas lieu du vivant d'Artaud. Il y a un acte légal car Paule raconte que la veille de sa mort, Artaud les envoie acheter un papier timbré parce qu'il veut légaliser son don et il y stipule qu'il confie son héritage littéraire à Paule Thévenin : Artaud confie le destin de son œuvre à Paule. Elle disait qu'il le lui avait confié parce qu'il s'était rendu compte, en lui dictant des textes, qu'elle était la plus à même de les transcrire avec justesse. On aurait pu s'attendre à ce qu'il choisisse plutôt Colette Thomas, par exemple, mais elle aurait été bien incapable de faire le travail de Paule. L'autre chose qui m'avait fait penser à ce mariage posthume c'est le travail considérable, donc l'investissement de temps considérable, qu'il a fallu à Paule pour déchiffrer l'ensemble des manuscrits d'Artaud, travail dont on ignore, je crois, qu'elle l'avait terminé quand elle est morte, de telle sorte qu'il existe encore six volumes

d'inédits dont on ne sait pas trop où ils sont passés. C'est ce travail de Paule qui m'a donné le sentiment que le temps passé à faire quelque chose est en quelque sorte un dépôt à l'intérieur de cette chose, et il y a là une espèce de sacrifice...

MS : Cette part qu'elle a prise à cette œuvre sans doute forme-t-elle l'œuvre autant qu'Artaud lui-même l'a laissée. Artaud savait-il tout ce qu'il laissait et quel travail il demandait par là à Paule Thévenin ? Ce n'est pas si sûr... Mais il y a une différence tout à fait considérable. Évidemment, je me sens très proche de vous deux quand vous pensez au mot « sacrifice ». Communion, sacrifice... Elle a beaucoup donné d'elle-même, sans doute la meilleure part d'elle-même, en s'adonnant et en s'abandonnant à ce travail. Mais ce n'est pas un travail universitaire, ce n'est pas une exégèse comme on peut imaginer quelque très savant universitaire en former une, par prédilection pour une œuvre, celle de Gide par exemple. Qu'importe... Non, il s'agit d'un accouchement, donc d'une mise à jour, d'une excavation de tout ce qui aurait pu n'être pas, ne pas exister et elle le porte au jour. Je ne suis pas sûr qu'elle n'ait pas vécu cela dans une très grande solitude et peut-être aussi une assez grande réprobation. Et je ne m'étonnerais pas si on lui en voulait encore d'avoir porté à nous, transmis vers nous une telle œuvre. Toutes les marques, nombreuses, d'une hostilité comme il y en a peu dans le monde littéraire, vont vers sa personne...

MB : Parlez-en.

MS : Je pense à ce que Bernard Noël évoquait juste à l'instant c'est-à-dire la non-publication des derniers tomes prêts des Œuvres complètes d'Antonin Artaud établis par Paule Thévenin. Je pense à ce qui est venu tout d'un coup se superposer : le volume Quarto paru chez Gallimard qui a quand même suscité une surprise, un étonnement, une indignation, une réprobation très forte. Il n'est pas vain de dire que le dernier texte qu'a écrit Jacques Derrida avant de mourir est une lettre de protestation auprès des éditions Gallimard. La fidélité – c'est une façon de le dire entre parenthèses – qu'a montrée Paule à Artaud – à d'autres aussi : Genet, etc. – lui a été beaucoup rendue par les gens qu'elle a aimés. C'est pour ça que je me permettais de rappeler que Jacques Derrida avait écrit une lettre et qu'ensuite, de nombreux signataires avaient protesté contre cette manifestation supplémentaire d'hostilité. Et il y en a d'autres encore depuis, et il y en aura d'autres dont nous verrons d'ici peu de mois quelles formes elles prendront et quels résultats elles atteindront.

Il y a quand même une indisposition devant Artaud, une indisposition qui se manifeste de diverses façons : Bernard disait qu'il s'était résolu de ne jamais écrire sur lui ; je n'ai moi-même jamais écrit une ligne sur lui sauf là, et encore par le biais de Paule Thévenin. Le monstre est inattaquable ! Et la littérature française aurait assez volontiers congédié un tel monstre où l'aurait volontiers réduit au pacage que formait le territoire des livres publiés de son vivant, mais le passage est commun à tout autre chose, le passage des Cahiers de Rodez, le passage à tout ce qu'a publié Paule en le défrichant – et en le déchiffrant – est tout autre chose et modifie beaucoup plus sensiblement les lignes de la littérature et de la poésie. D'ailleurs on

voit quand même assez peu la poésie – mais vous seriez tous deux mieux placés que moi pour en parler – prendre sur elle le fardeau-Artaud actuellement. Il n'est pas peu significatif que peu d'études jusqu'ici aient fait preuve d'une véritable capacité d'exégèse de cette œuvre : il y a vraiment un problème de lecture. Et ce n'est pas pour rien que j'ai trouvé, en publiant *Antonin Artaud, fin de l'ère chrétienne*¹ avec Bernard, que c'était l'une des meilleures analyses que j'avais lue sur Artaud. C'était celle de Paule Thévenin, précisément, qui historicise elle aussi : elle ne fait pas tout de suite d'Artaud quelqu'un d'extraordinairement singulier, n'appartenant à aucune époque littéraire ou intellectuelle. Non, elle réfléchit très exactement aux rapports qu'a entretenus Artaud avec le surréalisme, elle ne rend pas vaporeux les différends qui ont opposé les hommes : elle les inscrit dans une histoire, elle fait l'analyse des heurts qui ont traversé cette histoire et qui ont fait que les hommes se sont séparés. Elle l'inscrit très exactement dans une époque et j'y suis extrêmement sensible. Il y a peu de travaux de cette sorte-là, d'une telle ampleur.

MB : J'aimerais un commentaire de vous deux sur ce titre qui m'a toujours fasciné, c'est le premier livre publié par Paule Thévenin sur Artaud : *Antonin Artaud, ce Désespéré qui vous parle*. C'est un titre qui résonne énormément !

BN : C'est un titre qui, au premier abord, m'a laissé perplexe...

MS : Moi aussi. Ça ressemble à un titre d'éditeur, d'ailleurs.

BN : Je ne vois pas quel texte, à l'intérieur de ce livre, correspond à ce titre, donc je ne sais pas...

MS : Le fait est qu'elle a écrit fort peu de livres et c'est le seul qu'elle ait fait de son vivant.

BN : C'est le seul qu'elle ait publié de son vivant, oui.

MS : Il y a ces deux volumes que nous avons faits aux éditions Lignes avec Bernard Noël et Hélène Milliex, la petite-fille de Paule Thévenin. D'abord un recueil des textes qu'elle a publiés ici et là, où l'on voit qu'il n'est pas question que d'Artaud². Elle y parle de Ponge, elle y parle de beaucoup d'autres gens, et même de Thomas Bernhard – très beau texte sur lui. Et puis il y a le texte dont nous parlions tout à l'heure, *Antonin Artaud, fin de l'ère chrétienne*, qui, pour l'avoir lu en long et en large, ne me semble aucunement inachevé, à ceci près que l'appareil critique n'était pas prêt, n'était pas finalisé – mais elle a renoncé à le publier. Quelles en sont les raisons ? Est-ce cette extrême discrétion qui la caractérise, ce sentiment d'impudeur puisqu'elle emploie souvent ce mot et on l'a entendu tout à l'heure dans la lettre à Bernard ?

¹ P. Thévenin, *Antonin Artaud, fin de l'ère chrétienne*, préface de M. Surya, Paris, Lignes-Léo Scheer, 2006.

² P. Thévenin, *Textes. 1962-1993*, préface de B. Noël, Paris, éditions Lignes & Manifestes, 2005.

Peut-être trouvait-elle de sa part comme une surestimation d'elle-même ~~pour~~ à pouvoir prétendre à être plus que l'éditeur, à être aussi l'interpréteur ou l'exégète d'Artaud, ce qu'elle est, je trouve, dans ce livre-là d'une façon tout à fait remarquable. Pour moi, dans les éditions Lignes, il n'y avait de sens à faire ces deux livres-là – ce recueil de textes de Paule Thévenin et ce texte inédit *Antonin Artaud, fin de l'ère chrétienne* – qu'à côté, avec et après le livre de Bernard, *Artaud et Paule*, qui est un livre admirable. Ce livre de Bernard forme comme une préface aux deux autres.

MB : Après l'incipit, Bernard Noël, j'aimerais que vous nous lisiez la fin de votre livre.

BN : « J'essaie de retrouver la présence de Paule, son sourire, tendre et ironique à la fois, son attention discrètement possessive, son intelligence, ses partis pris – et cette épaisseur de solitude qui l'habillait de plus en plus... Mais qu'est-ce qu'un amour voué à la pénétration verbale et capable de la transformer en incarnation ? Quels en sont les traces ou les indices sur un visage, dans une solitude ?

Rien. Rien. Il ne reste rien que le texte. Autant donc laisser Paule dans ce qu'elle a écrit : « *Je ne savais pas que j'allait être dominée, envoûtée par ses milliers de mots écrits, qu'il me faudrait pour lire, retranscrire, faire passer dans l'imprimé ces centaines de cahiers, beaucoup plus de temps qu'il ne lui en avait fallu pour les écrire, je ne savais pas que j'allais le retrouver, mais autrement, que l'homme que j'avais connu me laissait la présence d'un être que j'avais peut-être pressenti qui, lui aussi, était lui, et qu'il me faudrait, pour apprendre à le connaître, beaucoup plus que ma propre vie...* »

Ce qui est très frappant c'est le peu de temps mis par Artaud pour écrire ces milliers de pages. Mais c'est aussi parce qu'il a écrit en peu de temps ces milliers de pages qu'il y a laissé son empreinte physique, qu'il se dédouble dans ces pages. Ce qui me frappe *a posteriori* – mais c'est peut-être plus difficile à articuler – c'est que quand nous lisons, nous lisons sans doute d'abord un sujet, nous sommes sensibles à la forme qui fait exister ce sujet, c'est-à-dire qu'il y a un frottement indispensable entre le sujet et la forme qu'il fait exister. Mais à une distance d'un demi-siècle ou plus de l'écriture de ces textes, je pense que s'ils nous touchent c'est pour une autre raison que leur facture : l'interaction du sujet et de la forme entraîne une consommation et c'est à cette consommation que nous sommes sensibles. Comment dire cette flamme qui fait que l'œuvre est beaucoup plus vivante que sa facture ? Nous n'avons les instruments critiques que pour analyser sa facture. Il me semble que Paule a su organiser cette mise en œuvre du texte tout en permettant que cette flamme circule, alors que publier Artaud c'était aussi le mettre en ordre dans des livres qui ressemblent aux autres. Après tout, tous les livres se rassemblent : ce sont des assemblages de feuillets sur lesquels on a déposé de l'imprimé. Il y avait quelque chose de paradoxal à mettre ces manuscrits d'Artaud – qui sont extrêmement frappants par leur côté plastique et visuel parce qu'ils sont souvent calligraphiques, que souvent ils entremêlent deux textes qui se superposent, et des dessins se mêlent souvent à l'écriture – sous forme

de livre. Il serait précieux qu'on publie des fac-similés de tous ces cahiers mais ce serait une entreprise gigantesque et non rentable.

MB : Il y a les cahiers de Valéry.

BN : C'est vrai, mais Valéry était une valeur plus sûre parce que plus académique... Pour moi, il y a un tour de force à avoir restitué l'œuvre d'Artaud sans en atténuer la violence d'incarnation.

MB : Dans *Paule Thévenin, textes*, que vous avez publié, Michel Surya, nous avons Adamov, Artaud, Thomas Bernhard, Roger Blin, Boulez, André Breton, Jacques Derrida, Louis-René des Forêts, Genet, Giacometti, Gilbert-Lecomte, Ponge et autres.

MS : Ses amis, quoi...

MB : Je m'aperçois que Paule Thévenin était – comme vous-même, Bernard Noël – sensible à des choses très simples. On s'aperçoit, à travers tous ces textes-là, qu'elle avait une sensibilité...

BN : Quotidienne...

MS : Ce qu'on peut déjà dire – et on ne l'a pas assez dit –, c'est qu'elle écrit magnifiquement bien ! J'étais frappé tout à l'heure de la beauté de la lettre à Bernard Noël. Quand nous avons établi ces textes-là et notamment ceux qu'on intitule *Textes*, de façon un peu sobre, il a paru évident qu'il y a en elle un écrivain qu'elle a toujours, par modestie et discrétion sans doute, empêché de s'exprimer mais c'est un grand préjudice aussi.

MB : J'aimerais bien qu'on parle de ses relations avec Jean Genet.

MS : Je sais peu de choses... J'ai fait sa connaissance vers 1983 ou 84 et elle m'a beaucoup parlé de Genet, mais c'est vrai que je venais la voir pour Roger Blin. Elle m'a écrit un texte sur Roger Blin pour un numéro de revue qui n'a, hélas, pas paru, mais tout ceci a été déposé à l'IMEC. On a d'abord parlé théâtre, donc de Barrault, de Genet, d'Adamov. Artaud n'était pas si présent que ça dans nos premières rencontres, il était même au contraire effacé par la présence de Genet dont elle m'a longtemps parlé, particulièrement de la mise en scène des *Paravents*. C'est quand même à cela que sa mémoire la rattachait le plus. Il y avait aussi *La Grande et la Petite Manœuvre* d'Adamov que Roger Blin avait mise en scène après la guerre, en 1947 ou 48, si je ne me trompe pas. Elle ne m'en a pas parlé mais elle y a sans doute assisté car elle devait connaître déjà Blin et les Barrault. Je crois que la pièce s'est créée chez les Barrault-Renaud. Elle avait une façon très maternelle de parler de Genet.

BN : De Guyotat aussi...

MS : Oui, Guyotat était important. Avec moi, elle était maternelle. Notre différence d'âge était assez grande : je devais avoir trente ans à l'époque.

Et elle était râleuse... (*rires*) Si tu te trompais de deux jours quant à la parution du troisième volume de *La Révolution surréaliste*, elle te parlait pendant trois quarts d'heure au téléphone ! Elle était un peu...

BN : Autoritaire...

MS : Oui. Elle avait de l'ironie, tu l'as dit tout à l'heure, et son ironie était parfois cassante. Suivant les personnes qu'elle évoquait, elle pouvait être très tranchante... Elle avait choisi les siens. Elle avait sa famille et elle prenait pleine part à toutes les polémiques. Je crois même qu'elle aimait ça, en tout cas, elle ne rechignait pas à y aller...

*

BN : Paule a fait tout ce travail gigantesque condamnée à l'anonymat : par la volonté des héritiers d'Artaud, elle n'a jamais signé ce travail pourtant considérable ! Il y a tout le temps passé à déchiffrer, dont nous avons déjà parlé, mais il y a aussi le travail de notes, de mise au net, qu'elle a poursuivi pendant quarante ans. À propos de cette hostilité familiale, je suis tombé récemment, dans un catalogue de libraire, sur deux lettres de Paulhan citées *in extenso*. Tout à l'heure, nous disions qu'Artaud avait pu venir à Paris grâce à la somme réunie par ses amis. Quand il est mort, il est resté une partie de cette somme qui a été consacrée, selon sa volonté, d'abord à ses obsèques et ensuite remise à trois ou quatre de ses amis. Or la sœur d'Artaud a fait un procès à Paulhan – ce que j'ignorais – pour récupérer les restes de cette somme ! Ensuite les choses se sont arrangées par tractations mais il y a eu ce geste incroyable que la famille réclame le reliquat de la somme qui avait permis à Artaud de venir à Paris.

MS : Je crois qu'on peut le dire là : les ayants droit d'Antonin Artaud, soutenus en cela par le service juridique des éditions Gallimard, ont demandé purement et simplement l'interdiction du livre de Paule Thévenin *Antonin Artaud, fin de l'ère chrétienne* que nous avons publié aux éditions Lignes. La procédure est en cours pour le moment, j'ignore ce qu'il en résultera. Le prétexte en est un excès de citations d'Artaud par Paule Thévenin. Il me semble que ces citations, aussi nombreuses qu'elles soient, ne font jamais que justifier l'œuvre et l'agrandir au lieu qu'elle profiterait de celle-ci. C'est vrai qu'à ce moment-là, quand Paule a rédigé ce livre, dans le début des années 70, la question pour elle ne se posait pas de savoir de quelle longueur elle pouvait disposer pour citer. Elle cite toujours à excellent escient, chaque fois qu'il lui paraît que la citation d'Artaud est indispensable et effectivement, paraphraser Artaud serait d'une grande cuistrerie. Elle a trop de délicatesse, trop de

respect pour cette œuvre – et pour toutes les œuvres en général d’ailleurs – pour ne pas se permettre de préférer les phrases d’Artaud lui-même.

BN : Ce qui est grave c’est qu’on essaie de détruire son travail en l’accusant d’avoir falsifié le texte d’Artaud. C’est plus hypocrite et plus subtil... Je suppose que la publication récente d’un cahier d’Artaud en fac-similé est destinée à apporter peu à peu des preuves dans ce sens-là. Ce qu’on reproche également à Paule aujourd’hui c’est d’avoir interdit l’accès à l’œuvre, l’accès aux manuscrits donc aux chercheurs éventuels. Je dois dire que ce n’est pas tout à fait faux parce que Paule était très jalouse de « son » Artaud.

MS : Elle était très possessive en général... (*rires*)

BN : En l’espèce elle l’était à bon droit : elle n’allait pas confier les manuscrits à n’importe qui...

MS : Encore aurait-il fallu qu’une institution les prît à sa charge ! Aucune – pas même, je crois, son éditeur – n’était prête à lui prodiguer les moyens pour établir cette œuvre. De là la solitude dont elle parlait. Elle t’a accueilli, Bernard, comme une énergie que tu lui apportais, une énergie dont elle avait besoin et que tu lui octroyais. Quand je suis allé la voir pour la première fois – il s’agissait de Roger Blin, sur lequel je préparais quelque chose –, elle ne s’est montrée nullement possessive ni cachotière. Elle m’a parlé d’Artaud, montré des choses et sa générosité, d’une manière générale, était considérable. C’est elle qui m’a trouvé mon premier éditeur. Je ne pense pas que cette générosité se serait arrêtée, aurait eu une limite. On la connaît vis-à-vis d’Artaud et nous qui l’avons connue l’avons tous éprouvée. Je n’imagine pas qu’elle aurait montré une limite s’agissant d’Artaud, en empêchant l’accès des uns et des autres. Non, je ne crois pas...

MB : Où sont ces manuscrits aujourd’hui ?

MS : À la BnF.

BN : Je pense que c’est aussi une des choses qu’on n’osera jamais dire et dont on lui en veut beaucoup : elle a déposé les manuscrits à la BnF et l’ensemble des dessins d’Artaud à Beaubourg pour les rendre inaliénables, donc depuis qu’on sait le coût d’un manuscrit ou d’un dessin d’Artaud, c’est beaucoup d’argent perdu pour certains...